



HAL
open science

Religion et société : les catholiques en Espagne et en France

Stéphane Gomis

► **To cite this version:**

Stéphane Gomis. Religion et société : les catholiques en Espagne et en France. Julian Montemayor. Les sociétés anglaise, espagnole et française au XVIIe siècle, Ellipses, pp.165-174, 2006, Les Dossiers du CAPES et de l'agrégation, 2-7298-3015-4. hal-01897958

HAL Id: hal-01897958

<https://uca.hal.science/hal-01897958>

Submitted on 7 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAPES / Agrégation

Les sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

cours
et dissertations
corrigées



sous la direction de
Julián MONTEMAYOR

ellipses

CAPES/Aggeg

Les sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

cours et dissertations corrigées

ouvrage collectif sous la direction de **Julián MONTEMAYOR**

Professeur, université Toulouse I

Alain BECCHIA

Professeur, université de Savoie

Pascal BRIOIST

*Maître de conférences,
université de Tours, CESR*

Robert Henry CALVET

Docteur en histoire, professeur certifié

Olivier CAPOROSSI

*Maître de conférences, université de Pau
et des Pays de l'Adour*

Bernard COTTRET

*Professeur, université de Versailles-Saint-
 Quentin, Institut universitaire de France.*

Paul DELSALLE

*Maître de conférences,
université de Besançon*

Patrick FOURNIER

*Maître de conférences, université Blaise
Pascal-Clermont II*

René FAVIER

Professeur, université de Grenoble

Stéphane GOMIS

*Maître de conférences, université Blaise
Pascal-Clermont II*

Yves KRUMENACKER

Professeur, université Jean Moulin-Lyon III

Valérie LAFAGE

*Maître de conférences, université de Nîmes-
Vauban*

Jean-Luc LAFFONT

*Maître de conférences, université de
Perpignan-Via Domitia*

Mathieu LEMOINE

ATER, université de Paris IV-Sorbonne

Stéphane MINVIELLE

*Maître de conférences, université Michel de
Montaigne Bordeaux III*

François PERNOT

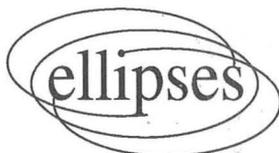
*Maître de conférences, université de Cergy-
Pontoise*

Christian PFISTER

*Maître de conférences, université du littoral
Côte d'Opale*

Anne ROLLAND

*Maître de conférences, université catholique
de l'Ouest (Angers)*



ISBN 2-7298-3015-1

© Ellipses Édition Marketing S.A., 2006
32, rue Bargue 75740 Paris cedex 15

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Chapitre 11

RELIGION ET SOCIÉTÉ : LES CATHOLIQUES EN ESPAGNE ET EN FRANCE

Stéphane Gomis

C'est un lieu commun de rappeler combien les sociétés de l'époque moderne sont profondément marquées par la religion. Le constat vaut particulièrement pour les royaumes de France et d'Espagne où les souverains portent respectivement les titres de roi « Très Chrétien » et de souverain « Catholique ». Au-delà de la dimension politico-religieuse de ces titulatures, celles-ci révèlent combien l'existence des contemporains est toute entière christianisée. Cette proximité du sacré est quotidienne. Elle s'inscrit à la fois dans le temps et dans l'espace. Il s'agit donc d'analyser les liens étroits tissés entre le catholicisme avec son environnement social. Étudier cette empreinte du religieux au XVII^e siècle, conduit plus spécifiquement à poser la question de l'application progressive de la Réforme catholique. De fait, cette mise en œuvre entraîne des mutations en profondeur de la vie religieuse. Ce vaste mouvement s'effectue selon des rythmes et des modalités différentes, d'une aire géographique à une autre. En effet, la diversité des territoires considérés ne doit pas être négligée. La remarque est d'autant plus sensible dans le cadre espagnol. De même, si les décisions doctrinales et disciplinaires, adoptées lors du concile de Trente (1545-1563), sont reçues en Espagne comme lois du royaume dès 1564, elles ne le seront jamais en France. Seule l'assemblée générale du clergé proclame en 1615 la réception des décrets conciliaires. Afin d'interroger plus précisément ce thème, notre réflexion s'organisera principalement autour de trois axes d'étude. Tout d'abord, il s'agit d'envisager la question de l'espace paroissial et de son clergé. Cellule de base de la vie religieuse des fidèles, la paroisse mérite toute notre attention. Puis, notre regard se portera sur les différentes manières de vivre sa foi au XVII^e siècle, qu'il s'agisse de pratiques individuelles ou collectives. Enfin, nous nous interrogerons sur les deux visages d'un siècle, empreint de spiritualité, mais où subsistent des comportements beaucoup plus hétérodoxes.

Paroisse et clergés

Les espaces sacrés

Sous l'Ancien Régime, la paroisse, circonscription ecclésiastique et institution historique, demeure le cadre privilégié au sein duquel s'accomplissent les principaux actes de la vie spirituelle du fidèle. La France en compte 40 000 environ. À la fin du XVI^e siècle, on en dénombre à peu près 20 000 en Espagne. L'espace paroissial est principalement organisé autour de son église. Cet édifice est le lieu de culte où se déroulent les événements les plus considérables de l'existence, depuis le « berceau jusqu'à la tombe ». Il est commun toujours au XVII^e siècle de procéder à

des inhumations dans l'église même. Il s'agit là d'un privilège accordé aux membres du clergé, ainsi qu'aux familles les plus considérables du lieu. Le cimetière, qui jouxte habituellement l'église, est le symbole de la proximité des vivants et des morts dans une société où la précarité de l'existence humaine est un fait. Généralement, il s'agit d'un lieu ouvert, un espace de vie où s'organisent parfois des marchés ou des danses. La volonté réaffirmée de séparer le religieux du profane conduit les évêques à marquer cette enceinte du sceau du sacré, en réclamant notamment la clôture de cet espace. Si l'église paroissiale joue un rôle éminent en matière de célébration du service divin ou d'administration des sacrements, elle n'est pas la seule à structurer l'espace sacré. Plus encore que les croix, le paysage paroissial est également parsemé de chapelles et autres oratoires. Certaines provinces françaises en sont particulièrement bien pourvues. C'est le cas en Bretagne qui rassemble jusqu'à 4 000 sanctuaires ou encore des diocèses de Provence orientale où on recense, en moyenne, six à sept lieux de culte par paroisse. Un constat similaire peut être dressé dans le cas espagnol, qui se distingue en outre, par la présence de nombreux ermitages. La remarque est particulièrement vraie dans le diocèse castillan de Cuenca. Un grand nombre des titulatures de ces chapelles, souvent situées aux confins du finage, se réfère à la Vierge. Ainsi, dans le diocèse de Clermont en Auvergne, plus de 40 % de ces édifices modestes sont placés sous la protection de Marie. En Espagne, cette « mariolâtrie » est fort ancienne. Ces lieux de culte relèvent de l'autorité du curé. Depuis les décrets disciplinaires tridentins, ses prérogatives ont été renforcées. L'objectif clairement indiqué est de confirmer aux yeux de tous, qu'il est incontestablement le chef de la paroisse. Cette affirmation doit s'imposer à l'ensemble des acteurs paroissiaux, qu'ils soient clercs ou laïcs. Or ces derniers sont très impliqués dans la gestion des revenus de la paroisse. En effet, ceux-ci sont gérés collégialement par la marguillerie ou conseil de fabrique. Il s'agit, entre autres, du revenu des biens-fonds et de diverses rentes. Toute l'action des curés réformateurs va consister notamment à éviter que les deniers communs soient détournés de leur destination originelle, à savoir l'entretien des bâtiments cultuels ou encore celui des objets du culte et du luminaire. Au regard des missions assignées à ses membres, la hiérarchie ecclésiastique n'aura de cesse tout au long du siècle de façonner un nouveau prêtre, dont la conduite se doit d'être conforme aux exigences formulées à Trente. L'Église s'emploie donc à modeler l'image du « bon pasteur ».

Le « bon pasteur »

À l'aube du XVII^e siècle, le portrait du curé de campagne, dans des sociétés où les habitants sont avant tout des ruraux, est celui d'un être peu instruit, faute d'institut de formation adaptée, parfois absentéiste, de surcroît dont les mœurs diffèrent peu de ses paroissiens. En définitive, il est plus le dispensateur des sacrements que le pasteur de ses ouailles. Cependant, il faut se garder de brosser un tableau trop caricatural. Le curé se devait d'accomplir le service divin et d'assurer les sacrements. Après tout, n'est-ce pas cela que les fidèles attendaient, en premier lieu, de leur prêtre ? Une grande part de l'œuvre réformatrice des évêques va donc consister à instituer des séminaires afin de transformer l'aspirant au sacerdoce en un prêtre « digne et conscient de son état ». Pour un auteur comme Pierre de Bérulle (1575-1629), le sacerdoce n'est-il pas « l'état le plus digne après la maternité divine » ? Apparues dans les années 1650 en France, ces institutions commencent

véritablement à se généraliser à la fin du XVII^e siècle. Néanmoins, les premiers résultats sont patents dès les décennies 1670-1680. En la matière, l'Église d'Espagne présente un visage différent, dans la mesure où les séminaires se généralisent seulement au XVIII^e siècle. Il prévaut ici une préférence marquée pour l'ancien système dominé par les collèges universitaires. Pourtant, dès la fin du XVI^e siècle, en Castille tout du moins, le clergé séculier, doté d'une formation universitaire honorable, est considéré comme compétent, stable et peu scandaleux. Dans leur ensemble, en France, les procès-verbaux des visites pastorales des évêques indiquent combien les clercs sont de plus en plus respectueux de leur vœu de chasteté ou encore moins ignorants en matière théologique. L'effort accompli est d'autant plus grand qu'il convient de rappeler que la vocation sacerdotale sous l'Ancien Régime ne se comprend pas sans indiquer combien l'Église constitue un véritable « ciment social ». Dans ces conditions, conjointement à la question de la sincérité de la vocation spirituelle, les données socioéconomiques jouent un rôle non négligeable. Ainsi, les spécialistes de l'aire ibérique s'accordent sur le fait que le poids démographique du clergé ne cesse de progresser entre la fin du XVI^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle. Les plus fortes progressions seraient enregistrées au cours du XVII^e siècle. Le clergé espagnol, dans son ensemble, représenterait 1,4 % de la population totale à la fin du XVI^e siècle. Il en constituerait 3 % à la fin du siècle suivant. Son poids en serait d'autant plus accru au regard de la crise démographique des années 1660-1670. En effet, une fonction dans l'Église assurait une place honorable. Or, en matière de mentalité et de représentation sociale, le prestige et l'honneur sont essentiels dans les sociétés d'Ancien Régime. Ce trait est spécialement exacerbé dans une société espagnole qui cultive tout particulièrement ces notions. La France ne se distingue guère de ce schéma. Le système bénéficial de la résignation *in favorem* conduit à la mise en place de « véritables dynasties sacerdotales » où on voit oncle et neveu se succéder dans un même bénéfice sur plusieurs générations. Le constat n'est pas seulement applicable à l'épiscopat. Il s'agit de renforcer l'assise de lignages déjà bien en vue. L'étude des origines sociales du clergé vient à l'appui de cette idée. Il est avéré que ce sont les fils des élites sociales, notamment urbaines, qui accèdent à la prêtrise. L'exigence d'un titre clérical, imposé par Trente, confirmé en France en 1581, impose un revenu minimum annuel de 80 livres tournois en moyenne. Une telle somme suppose la possession et l'immobilisation d'un capital hors de la portée des plus humbles. De fait, les curés sont majoritairement issus du monde des professions libérales, des hommes de loi, des bourgeois rentiers ou bien du monde des marchands. Les enfants de laboureurs aisés sont également à prendre en considération. En dépit de ces interactions nombreuses entre le monde des clercs et celui des laïcs, il n'en reste pas moins, que le portrait type du curé a été profondément modifié en un siècle. Celui-ci est peut-être moins proche de ses paroissiens sur le plan culturel mais, aux yeux de la hiérarchie, il est désormais de plus en plus apte à enseigner la parole de Dieu et surtout à transmettre la doctrine catholique, réaffirmée par les pères conciliaires. En effet, il ne suffisait pas d'affirmer avec vigueur et rigueur la doctrine catholique face aux églises réformées, encore fallait-il enseigner à tous le message de l'Église romaine. En d'autres termes, le curé se doit d'enseigner le catéchisme à ses ouailles. Depuis longtemps, les clercs les plus éclairés se lamentent de voir un peuple, surtout dans les campagnes, si peu informé des « mystères » de la foi catholique. Afin de conforter les curés dans cette charge, le support essentiel

va être le catéchisme imprimé par les soins des évêques et dont les modèles se diffusent peu à peu, jusqu'à se généraliser dans le dernier quart du siècle. Il s'agit tout d'abord d'une tâche dévolue au curé à l'intention des enfants mais également de leurs parents, considérés comme tout aussi ignorants. Dans cette mission d'enseignement, il n'est pas le seul à œuvrer dans cette direction. Catéchisation et prédication dominicale sont là des moyens ordinaires que vient compléter un moyen plus extraordinaire, la mission intérieure.

L'esprit missionnaire

Le climat religieux et réformateur du XVII^e siècle se signale tout particulièrement par un effort accru de christianisation en profondeur des catholiques, dans le cadre d'un véritable processus de « confessionnalisation ». Dans cette optique, les missions de l'intérieur, ces « Indes d'ici » pour reprendre une terminologie missionnaire courante, sont particulièrement vigoureuses tout au long du siècle. Cette puissante activité missionnaire témoigne du dynamisme déployé afin d'instaurer les vérités du catholicisme partout. Les ordres nouveaux, fondés au cours du siècle précédent, jouent un rôle particulièrement important en la matière. Les Jésuites, les Capucins ou bien les Lazaristes, fondés par Vincent de Paul (1581-1660), en sont parmi les plus actifs. En Espagne, à côté des religieux déjà cités, les franciscains jouent un rôle non négligeable, notamment en Castille et en Andalousie, où les missions populaires sont nombreuses. La durée d'une mission est variable, entre quelques jours et quelques mois, souvent en hiver, période de faible occupation des paysans. La prédication reste l'un des principaux ressorts de la mission. Il s'agit, tout à la fois, d'instruire mais également d'émouvoir, afin de conduire à une confession la plus sincère et la plus complète possible. Frapper l'imagination des fidèles, inspirer la terreur du péché et de l'enfer pour mieux rappeler l'amour divin, doivent convaincre l'auditoire de se convertir sincèrement aux préceptes de l'Église. Le missionnaire se doit d'établir dans la société un ordre véritablement chrétien. Il doit provoquer un vrai choc culturel, en utilisant une pédagogie très variée. Dans une société peu alphabétisée, le recours au décor et à l'image reste essentiel. En définitive, tout ce qui permet de théâtraliser les moments importants de la mission est utilisé, comme la décoration des églises lors des grandes cérémonies avec l'emploi d'architectures temporaires. En Bretagne, Michel Le Nobletz (1577-1652) qui oeuvre dès 1608, fait peindre sur des peaux de mouton des « cartes » ou « taolennou » qu'il s'emploie à commenter : exercices de piété quotidiens pour tout homme malade, carte de la Croix, carte du Jugement... Les fruits de telles entreprises sont-ils réels, surtout sur le long terme ? Plus largement, quelle est l'efficacité de la religion enseignée, sous la forme de la catéchèse ou de la mission ? La question est délicate... Le signe le plus visible du passage d'une mission reste le plantement d'une croix « qui marque dans le paysage la victoire du Christ sur le péché et la reconquête des âmes par l'Église ». Mais, ce rappel quotidien fait aux habitants des bonnes résolutions prises au temps de la mission suffit-il à ancrer profondément et durablement la doctrine et la morale catholiques ? Toutefois, il semble acquis, que dans les années 1690-1700, le catéchisme touche presque tous les enfants tandis que, fait nouveau, les évêques en appellent à la responsabilité parentale en cette matière. Les progrès de la connaissance du catéchisme sont réels, comme l'a montré Jean-Pierre Dedieu pour la Nouvelle Castille. Le monde paroissial observe donc bien des mutations tout au long

du siècle. On assiste sans nul doute à une véritable « révolution des paroisses » pour reprendre le titre de la belle étude de Bruno Restif portant sur les diocèses de Haute-Bretagne. La culture paroissiale s'en trouve donc modifiée. Pour autant, qu'en est-il précisément des « croyances » des espagnols et des français des temps de l'époque baroque ?

Fidèles et religion vécue

Le vécu des individus

Dans les sociétés de l'époque moderne, l'individu s'inscrit avant tout dans des logiques familiales et communautaires. Au cœur de cette représentation du monde, l'Église, la religion, autant que les usages et la coutume, organisent les rites qui scandent l'existence humaine. Au premier rang d'entre eux, il convient de citer le baptême. Aux yeux de l'Église et de l'ensemble des fidèles, seule l'action conjointe de l'eau bénite et de l'Esprit Saint, procure la faculté de gagner la communauté des croyants, et par là-même de prendre sa place parmi la société. Dans ces conditions, il convient de baptiser le nouveau-né le plus rapidement possible, habituellement dans les deux jours qui suivent sa naissance. La mort survenue avant le sacrement est vécue dramatiquement. L'âme de l'enfant étant condamnée à errer dans ce lieu mal défini de la géographie de l'au-delà que sont les limbes. Cette angoisse explique le recours aux sanctuaires à répit dans l'espérance du miracle de vie qui permettra à l'enfant de recevoir l'eau du baptême. Le choix des parrains et marraines est important. Le rôle qui leur est dévolu les transforme en véritables parents de substitution. Cette parenté spirituelle n'est pas neutre. Outre le fait qu'elle défend toute union future entre parrains et filleuls, elle permet de renforcer ou d'élargir les alliances de la fratrie. Le baptême n'est pas le seul rite de passage qui organise l'existence du catholique. D'autres sacrements viennent compléter ce dispositif. Cependant, tous ne sont pas de la même nature. Le mariage et la mort sont, bien évidemment, des moments clés. Pour un catholique, le passage de l'âme dans l'au-delà revêt un caractère bien spécifique. La croyance forte au Purgatoire, ce troisième lieu où les âmes achèvent de se purifier dans l'attente du Paradis, génère une culture de la mort particulière. Celle-ci passe notamment par la demande d'un grand nombre de messes afin de soulager et d'abrèger ce séjour douloureux. Cette pratique commence seulement à s'étioler à la fin de notre période. Elle explique notamment, la présence d'un clergé toujours très nombreux dans certains diocèses français parmi les plus montagneux. Ces « enfants prêtres », appelés également « filleuls » ou « communalistes », issus des familles locales, contribuent très largement à renforcer une identité paroissiale déjà bien affirmée. Une place particulière doit être consacrée à un nouveau rite qui se développe alors, il s'agit de la première communion. La diffusion de cette cérémonie suit les progrès de la catéchisation. Elle se généralise à partir des années 1640-1650. Appelée à un grand succès populaire, elle reste néanmoins un usage parfaitement conforme aux règles imposées par les nouvelles normes catholiques. Elle rappelle à tous combien la participation à l'eucharistie manifeste pleinement l'appartenance à une communauté de foi. Plus largement, pour la plupart des laïcs, le fait de communier reste un événement annuel. Il prend place, depuis les prescriptions du concile de Latran IV (1215), lors de la messe solennelle de Pâques. Cette pratique obligatoire,

précédée par la confession, reste très massivement observée. Mais, la vie religieuse personnelle ne se limite pas à la pratique de rites extrêmement ritualisés et codifiés, le rapport des hommes au sacré implique d'autres gestes de dévotion. Ces derniers s'inscrivent dans le cadre de démarches individuelles, qui n'excluent pas néanmoins une dynamique collective.

La piété collective

Les sociétés d'Ancien Régime, qu'elles soient espagnole ou française, vivent selon un temps organisé et rythmé par le sacré. L'organisation de la semaine témoigne suffisamment de cette organisation couronnée par le dimanche, jour de la Résurrection, consacré par l'assistance quasi-unanime à la messe solennelle. Ce jour n'est pas le seul à être chômé. Une multitude d'autres fêtes, à l'échelle de la catholicité, mais également propres à chaque diocèse, viennent s'ajouter à ce calendrier. Ainsi, au XVII^e siècle, l'Espagne voit leur nombre se multiplier. Elles sont souvent l'occasion de processions qui, selon un itinéraire bien précis, renforce la sacralité du territoire parcouru. On s'assemble afin d'honorer un saint, dont la statue ou les reliques constituent le principal support sacré. Dans ce domaine, la semaine sainte ou bien la cérémonie de la Fête-Dieu, appelée « Corpus » au-delà des Pyrénées, constitue toujours un temps fort. Les pèlerinages, plus ou moins lointains, sont une autre façon particulièrement prisée, de contribuer à son salut par les œuvres. Tout un réseau de sanctuaires organise ce maillage sacré. À côté des très grands lieux de pèlerinage, tel que celui de Saint-Jacques de Compostelle, on retrouve ici de nombreux sanctuaires marials comme Notre-Dame du Puy dans le Velay, Notre-Dame de Liesse près de Laon ou bien Notre-Dame de Guadalupe, au centre de la péninsule ibérique, et Notre-Dame de Montserrat en Catalogne. Dans le cadre d'une religion espagnole, par ailleurs très christocentrique, les dévotions à la Vierge restent tout aussi fortes. La croyance en l'Immaculée conception, question qui fait toujours débat à Rome où elle sera tranchée seulement au XIX^e siècle, contribue évidemment à renforcer ce trait de la religiosité nationale. Dans une société très attachée aux rites, la recherche du miracle est une motivation qui guide souvent les fidèles. En effet, la certitude que le miracle est possible passe par l'accomplissement de certains gestes qui consistent, entre autres, à toucher la statue, élément essentiel de cette relation au sacré. Dans le cadre de cette réflexion, un cercle de sociabilité religieuse et sociale doit susciter l'attention. Il s'agit du mouvement confraternel. Ce phénomène n'est pas nouveau mais il connaît une nouvelle vigueur. L'appartenance à une confrérie, placée sous la protection d'un saint patron, confère l'assurance de trouver un soutien spirituel et temporel, en particulier à l'occasion des fins dernières. Ces associations génèrent une piété faite de processions et de liturgies. Elles rassemblent aussi ses membres à la faveur d'activités beaucoup plus profanes, telles que celles des banquets. Ces repas, susceptibles de donner lieu à quelques excès, sont de moins en moins du goût du clergé réformateur. L'essentiel pour ce dernier est de faire en sorte que les confréries, comme les autres acteurs de la vie religieuse, contribuent à l'œuvre de remise en ordre de l'Église. Il importe donc de transformer peu à peu ces institutions en autant de lieux attachés à la dévotion, à la perfection et au salut personnel. Les confréries de pénitents, qui s'étaient multipliées au siècle précédent, deviennent de plus en plus le lieu de rassemblement d'une élite en quête de sanctification personnelle. Les confréries du Rosaire, instaurées à la faveur des

missions, dès les années 1620, manifestent pleinement cette évolution. Dans ce cas précis, il s'agit en outre d'inscrire durablement les fruits du travail missionnaire à travers une sodalité, dont les membres sont appelés à méditer les mystères de la religion révélée. L'ensemble de ces manifestations pieuses est particulièrement exacerbé dans certains cercles qui entendent, par leur mode de vie et leur engagement dans la société, modifier en profondeur la société de leur temps.

Les dévots

En complément des manifestations de piété signalées *supra*, l'étude du milieu dévot, aussi restreint soit-il, permet d'aborder la question des réseaux. Or cette étude des groupes et de leur interaction se trouve au cœur de l'histoire sociale. La compagnie du Saint-Sacrement reste une société emblématique du milieu dévot qui se constitue à la suite de l'élan puissant de spiritualité suscité par la Réforme catholique. Cette structure, apparue dans les années 1627-1629, est fondée par un grand aristocrate, Henri de Lévis. Un autre noble, Gaston de Renty (1611-1649), est appelé également à jouer un rôle prééminent. Elle regroupe autant de clercs que de laïcs. Ceux-ci sont issus des milieux les plus favorisés, parmi lesquels le poids du monde de la robe doit être souligné. La compagnie essaime dans une cinquantaine de villes du royaume des lys. Au-delà du salut personnel de ses membres, elle entend défendre le programme de « catholicisation » en marche. Il est donc certain, qu'en dehors de la détermination affichée de constituer un groupe de pression, ses membres ont joué un rôle dans la défense des intérêts de la Réforme catholique, dans sa volonté de transformer la société dans un sens véritablement chrétien. On rejoint là les préoccupations beaucoup plus politiques du « parti » dévot qui entend influencer sur la marche des affaires du royaume, notamment sur le plan des alliances au sein d'une Europe déchirée d'un point de vue confessionnel. Pour sa part, soutenue par le pouvoir royal sous Louis XIII, la compagnie est condamnée par Louis XIV en 1660. Le caractère secret de ses activités, les excès de certaines de ses pratiques, qui peuvent aller jusqu'à la délation, sont dénoncés. Ils entrent en contradiction d'une part, avec le magistère de l'Église, d'autre part, et peut-être surtout, avec la souveraineté de l'État dans sa volonté de contrôle de l'ensemble du corps social. En somme, ce désir d'agir dans la société sur le plan moral et social a fini par indisposer un pouvoir politique jaloux de ses prérogatives.

Plus globalement, mentionner cette question d'un milieu dévot conduit à évoquer toute une littérature de dévotion qui prône un modèle de sanctification possible de la vie laïque. L'œuvre la plus emblématique reste *l'Introduction à la vie dévote*, parue en 1608. Elle est due à la plume de l'évêque de Genève-Annecy, François de Sales (1567-1622). Inspiré, en partie, par les thèses du jésuite espagnol Luis de Molina (1535-1600), le prélat entend défendre cette idée d'une nature humaine capable de s'élever par la grâce de Dieu, en usant du recours au libre arbitre. S'adressant à un public lettré et porté à une plus grande spiritualité, il veut le convaincre de la possibilité de faire son salut sans se retirer du monde. Il s'agit d'offrir un vrai modèle de sainteté « hors du cloître ». Le poids des dévots n'est donc pas négligeable. Plus largement, ils témoignent de ce climat religieux qui confine parfois au mysticisme.

Effervescence spirituelle et déviances

Siècle des saints et jansénisme

Au cœur de ce « grand réveil mystique » qui caractérise le XVII^e siècle, l'Espagne, tout d'abord, a joué un rôle primordial. L'année 1622 constitue peut-être le point d'orgue de ce grand élan spirituel qui caractérise le siècle d'or. Le 12 mars de cette année, ce ne sont pas moins de quatre espagnols qui sont canonisés. Parmi eux, on relève les noms d'Ignace de Loyola (1491-1556), le fondateur de la compagnie de Jésus, et de Thérèse d'Avila (1515-1582), réformatrice des carmélites. L'œuvre de cette dernière, par ailleurs sensible à la spiritualité jésuite, est incontournable. Elle constitue un ensemble considérable, traduisant une expérience personnelle exceptionnelle de cette « connaissance expérimentale de Dieu », selon la définition de la « mystique ». Cette recherche de l'âme humaine du contact direct avec Dieu, qui peut aller jusqu'à l'extase, est symptomatique de la floraison mystique espagnole. Cependant, elle peut conduire également à des attitudes extrêmes sur le plan des pratiques religieuses. Les illuminés (*alumbrados*), apparus dans les années 1520-1530, pratiquent « l'abandon à la grâce de Dieu » et « l'oraison de quiétude ». Ceux qui se croient habités, parfois un peu vite, par l'amour de Dieu se dispensent ainsi de toute pratique extérieure. Ils se déclarent hors d'atteinte du péché. L'Inquisition est amenée à réprimer ce type de comportement déviant jusque dans les années 1620, particulièrement en Andalousie. Si la littérature mystique espagnole du XVII^e siècle n'égale pas en originalité celle du siècle précédent, surtout après 1650, de nombreux auteurs sont encore très appréciés. C'est le cas du jésuite Juan Eusebio Nieremberg (1595-1658), même si la qualité de son œuvre n'équivaut pas celle du dominicain Luis de Granada (1504-1588). La production littéraire des auteurs du siècle d'or constitue, tout au long de la période, à la fois une référence et une source d'inspiration pour les auteurs français. Dans ce concert, Pierre de Bérulle occupe une place majeure. Fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire, de son séjour espagnol il ramène les religieuses appelées à fonder en 1604 le premier carmel français. Il reste la figure emblématique de cette « école française de spiritualité ». Néanmoins, un trop grand mysticisme, qui peut conduire à s'affranchir des règles communes, suscite la défiance, voire l'hostilité. Ainsi, les idées quiétistes, venues d'Italie, affirment que le meilleur chemin vers Dieu consiste en la contemplation de son « pur amour ». Le repos et l'inaction absolus doivent donc guider la vie spirituelle. Un théologien espagnol, Miguel de Molinos (1628-1696), défend également ces thèses, proches en définitive des idées des illuminés. Il est condamné en 1687 par le Saint-Office. Mais, la grande querelle théologique du siècle reste celle du jansénisme. La bibliographie sur le sujet est fort abondante. Nous nous contenterons ici d'un très bref rappel. La question soulevée, celle de la grâce divine, n'est pas nouvelle. Elle agite depuis longtemps les auteurs les plus fameux, tel que saint Augustin. La parution en 1640 des œuvres posthumes de l'évêque d'Ypres, Cornelius Jansenius (1565-1638), est le point de départ d'une polémique qui ne cesse d'enfler. À l'opposé d'un courant optimiste ou humaniste, Jansenius met l'accent sur la corruption intrinsèque de l'homme et sur la toute puissance de Dieu. Le débat, loin d'être circonscrit à une élite ecclésiastique s'étend jusque dans les paroisses, notamment parisiennes. En dépit de nombreuses condamnations pontificales et royales, rien n'est réglé à la mort de Louis XIV. Cette

effervescence spirituelle multiforme n'empêche pas cet « envers du grand siècle des âmes » qui revêt également bien des visages.

Sorcellerie et superstitions

En effet, entre les décennies 1580 et 1640, une véritable épidémie de sorcellerie s'empare d'un grand nombre de pays européens. Si le royaume de France n'est pas épargné par les procès de ce type, l'Espagne reste en retrait de ce mouvement. Ce constat peut surprendre dans un pays où l'Inquisition est omniprésente afin d'assurer un contrôle social très actif. Mais, lorsqu'on s'attache à la répression de ces activités, il apparaît qu'elles relèvent avant tout du ressort des juridictions civiles ordinaires. Or l'Inquisition reste beaucoup plus préoccupée par les délits contre la foi, autrement dit la répression des écrits et des conduites hétérodoxes. Le portrait type du sorcier est celui de la femme âgée, souvent veuve, de surcroît résidant parfois dans les confins du finage paroissial. Dotée d'une réputation de « guérisseuse », fragilisée sur le plan économique, moins à même de s'appuyer sur les cercles de solidarité habituels, elle concentre par excellence les peurs. Cette situation se comprend d'autant mieux dans une société où l'univers mental reste régi par l'idée que les forces de la nature s'affrontent pour imposer le bien ou le mal. Dans ces conditions, celle ou celui qui est supposé agir dans ce domaine est facilement désigné comme bouc émissaire, lorsque survient un orage particulièrement dévastateur ou quelques épizooties. Ces pratiques témoignent, une nouvelle fois, et d'une autre manière, des limites de la révolution mentale voulue par la Réforme catholique. Les provinces les plus touchées par ces phénomènes sont prioritairement des régions périphériques au royaume, telles que les Ardennes ou le Labourd. Dans l'ensemble, on observe une relative clémence des juges. Cette impression générale n'exclut pas quelques cas de sévérité extrême, incarnés par exemple, dans le sud-ouest, par Nicolas de Lancre. L'Espagne, toutefois, n'est pas complètement épargnée par les persécutions. Au début du siècle, la Catalogne connaît une véritable chasse aux sorcières qui, en l'espace de quelques années, aurait fait plus de 300 victimes. De même, les procès de Logroño, en 1609-1610, et de Bilbao, vers 1616-1619, réactivent pour un temps encore l'épidémie. Les cas de possession démoniaques, survenus dans plusieurs couvents français entre les années 1600 et 1640, illustrent autrement ce climat. Certaines de ces affaires, qui voient des religieuses accuser leur confesseur, sont parfois vues comme la manifestation du malin dans son opposition à l'oeuvre de la Réforme catholique. Ce sont ici les ordres nouveaux, comme celui des Ursulines, qui se trouvent en première ligne. De surcroît, le rejet de la norme peut emprunter d'autres voies.

Libertins et esprits forts

Dans le cadre d'une conception du monde réglé par l'ordre divin, l'existence d'une pensée critiquant un tel système de croyances est-elle possible ? C'est bien un des paradoxes du « Grand Siècle » d'avoir vu se développer, certes au sein de cercles restreints d'initiés, toute une pensée non-conformiste. Ce libertinage réservé aux « esprits forts » revêt un caractère très divers. Il faut tout d'abord évoquer le libertinage mondain, fait avant tout de sensualité, de liberté de langage et de mœurs. Ainsi, un auteur comme François La Mothe Le Vayer (1588-1672) élabore

une morale rationnelle du plaisir, tandis que le chevalier de Méré (1607-1684) présente le bonheur terrestre comme la fin suprême de l'homme. Tous ces penseurs ont créé une véritable sociabilité faite de salons ou de cercles littéraires. Dans un premier temps plus ou moins tolérés, ceux qu'on nomme « les esprits forts », le sont beaucoup moins à partir des années 1630, alors que certains affichent leur athéisme. En 1623, le père Marin Mersenne (1588-1648) assurait déjà, et non sans exagération, qu'il existait à Paris 50 000 libertins. La législation, en matière de répression de l'impiété, se fait donc plus sévère, à l'image de la déclaration royale de 1636. Déjà en 1619, Lucilio Vanini, un carme défroqué et matérialiste affiché, avait été exécuté à Toulouse. Pour sa part, le libertinage philosophique, qui s'appuie largement sur les théories exposées par René Descartes (1596-1650), finit par tendre vers un déisme. De fait, celui-ci entre en confrontation directe avec une religion incarnée et historique défendue par l'Église. En dépit de leur petit nombre, les libertins sont donc perçus comme un véritable danger. À partir des années 1680, sous l'influence du cartésianisme, certains esprits sont conduits à remettre en question, au nom de la raison, les fondements même de l'ordre établi. Cette remise en cause scientifique ouvre la porte à la « crise de conscience européenne ». Cependant, l'Espagne semble être restée à l'écart de ce mouvement. La révolution scientifique du XVII^e siècle ne l'a guère touchée.

La rédaction de toute synthèse se révèle toujours ardue car elle entraîne inévitablement des généralisations. L'exercice est d'autant plus périlleux lorsqu'il s'applique à des sociétés multifformes. Le constat est particulièrement vrai dans le cas espagnol, dont le caractère pluriel s'impose. En dépit de ces réserves, il reste que les catholiques du XVII^e siècle ont été soumis à un vaste processus de modélisation des comportements et des pratiques. Vers la fin de la période, leur foi est désormais beaucoup plus codifiée et encadrée par un clergé de plus en plus apte à répondre aux attentes de sa hiérarchie. Néanmoins, la « familiarité du sacré » transcende encore largement la société de l'âge classique. Cette proximité favorise toujours des comportements parfois éloignés d'une « religion du raisonnable ».

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	3
---------------------------	----------

Julián Montemayor

Partie 1 VOISINAGE

Chapitre 1

L'Angleterre du XVII^e siècle, une société d'ancien régime ?	7
---	----------

Bernard Cottret

Parlements et états	8
Thomas Wilson, 1600	11
L'appel du 18 juin 1642.....	12
La <i>gentry</i> dans la tempête.....	14
Gregory King, 1696.....	18

Chapitre 2

L'Espagne au XVII^e siècle, une société qui se bloque	23
--	-----------

Julián Montemayor

Anciennes et nouvelles façons de gouverner	24
Le roi et les royaumes	25
Des territoires qui s'affaiblissent démographiquement et économiquement	26
Une société d'ordres où la noblesse règne sans partage	27
Les règles du jeu.....	32

Partie 2 REPÉRAGES

Chapitre 3

Population et famille au XVII^e siècle (France, Angleterre, Espagne)	41
---	-----------

Stéphane Minvielle

Des populations immobiles ?	42
Des comportements démographiques d'Ancien Régime.....	48
La force de l'institution familiale.....	54

Chapitre 4

Les paysanneries anglaise, française et espagnole	61
--	-----------

Patrick Fournier

Poids et diversité de la condition paysanne	62
Une crise des paysanneries ?	66
Tensions sociales	72

Chapitre 5

Le monde du travail urbain : artisans et ouvriers en Angleterre, Espagne, France, au XVII^e siècle 78*Paul Delsalle*

Métiers libres et métiers contrôlés.....	78
L'importance de l'artisanat urbain.....	81
Adaptations, nouveautés, spécificités.....	85
Artisans et ouvriers dans la société urbaine.....	88

Chapitre 6

Gens de Finances..... 95*Alain Becchia*

Les besoins financiers des États.....	95
Un groupe socialement très réduit.....	97
Des puissants méprisés et menacés.....	100
Innovations financières.....	103

Chapitre 7

Noblesses et bourgeoisies, en Angleterre, Espagne et France au XVII^e siècle105*François Pernot*

Noblesses.....	105
Bourgeoisies.....	119

Chapitre 8

Les villes françaises et espagnoles face aux malheurs des temps au XVII^e siècle.....124*Valérie Lafage & Jean-Luc Laffont*

Des villes durement touchées par les malheurs des temps.....	125
Les conséquences des malheurs des temps sur les sociétés urbaines.....	130
Des avancées, limitées mais réelles, des villes dans leur lutte contre les malheurs des temps.....	136
Conclusion.....	141

Chapitre 9

Exclusion, marginalité, violence dans les sociétés française, espagnole et anglaise au XVII^e siècle.....144*Robert Calvet*

Exclusion et marginalité dans les sociétés française, espagnole et anglaise au XVII ^e siècle.....	144
Violence quotidienne et culture de la violence dans les sociétés française, espagnole et anglaise au XVII ^e siècle.....	149

Chapitre 10

Le contrôle social au XVII^e siècle (France, Espagne, Angleterre)155*Olivier Caporossi*

Acteurs et institutions du contrôle social.....	155
La négociation et son échec.....	157
Surveillance et régulation des sociétés modernes.....	160

Chapitre 11

Religion et société : les catholiques en Espagne et en France165*Stéphane Gomis*

Paroisse et clergés	165
Fidèles et religion vécue.....	169
Effervescence spirituelle et déviances.....	172

Partie 3

ÉCLAIRAGES

Chapitre 12

Les minorités religieuses177*Yves Krumenacker*

Le statut des minorités.....	177
Des élites sociales ?.....	180
Des élites culturelles ?	182
Minorités et modernité.....	182

Chapitre 13

Les sociétés littorales au XVII^e siècle.....188*Christian Pfister*

Le modèle hollandais	188
L'affirmation de l'État sur mer.....	189
Une économie maritime renouvelée.....	192
Une société littorale recomposée.....	194
Documents	197

Chapitre 14

La société londonienne au XVII^e siècle.....202*Pascal Brioist*

Géographie et physionomie de Londres.....	204
La croissance et le difficile contrôle de l'ordre.....	211
Londres joua-t-elle le rôle d'un ascenseur social ?	220

Chapitre 15

Ouvriers et fabriques242*Alain Becchia*

Manufactures royales et rôle des États	242
Conditions de vie des ouvriers.....	246

Chapitre 16

Érudits et savants252*Alain Becchia*

Réseaux et académies	253
Calculer et mesurer pour déchiffrer l'Univers.....	256
Influences des savants	259

Chapitre 17

Les hommes et la catastrophe dans la France du XVII^e siècle263*René Favier*

Dieu et la catastrophe 263

Le roi et la catastrophe 266

Les hommes et la catastrophe 269

Partie 4

DISSERTATIONS**Être femme en France au XVII^e siècle277***Stéphane Minvielle*

277

Les paysans dans les sociétés anglaise, espagnole et française**au XVII^e siècle285***Anne Rolland*

285

Être noble en France, Espagne et Angleterre au XVII^e siècle293*Mathieu Lemoine*

293

Les sociétés de cour en France et en Espagne au XVII^e siècle301*Mathieu Lemoine*

301

Culture et sociétés en Angleterre, en Espagne**et en France au XVII^e siècle308***Anne Rolland*

308

Le théâtre au XVII^e siècle : lieu de liberté ou d'exclusion ?315*Robert Calvet*

315

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.....320

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en novembre 2006
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai (Orne)
N° d'impression : 06-2906
Dépôt légal : novembre 2006

Imprimé en France

« Siècle de fer », temps des crises et des calamités, le XVII^e siècle est aussi celui du « Siècle d'Or » espagnol et du « Grand siècle français ». Il est celui d'un nouveau départ pour l'Europe dont trois pays sont le moteur : la France, l'Espagne et l'Angleterre. Commencant par l'hégémonie espagnole il se termine avec la domination française, tandis qu'outre-Manche ce sont les fondements d'une puissance mondiale qui sont mis en place.

Les sociétés se trouvent au cœur de ces trajectoires. Elles subissent mais aussi alimentent ces changements. Elles intègrent et font la synthèse des différents facteurs économiques, politiques et culturels. Elles déclinent les évolutions des sociétés d'ordres au gré des conditions locales, des rapports de force, des modes de fonctionnement et des représentations. Le sujet est vaste et implique une démarche comparative qui est au centre du présent ouvrage. Si les groupes sociaux y sont abordés, on n'y a pas oublié les réseaux et les liens qui les font interagir.

Pour ce faire c'est une équipe fournie d'enseignants-chercheurs qui a été réunie provenant de nombreuses universités réparties sur l'espace français. Elle est composée de spécialistes des thématiques et des trois royaumes.

Étudiants et curieux trouveront donc ici une approche assez complète leur permettant de pénétrer plus avant les arcanes de cet univers que constituent ces sociétés au XVII^e siècle.

illustration de couverture :

Nobles et marchands dans une scène tirée des Écritures, la « vocation de Saint Mathieu » peinte en 1661 par Juan de Pareja, esclave de Velazquez (détail).

